

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et de pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, 12 00
Abonnement à l'Album littéraire, 12 00
Abonnement à l'Album musical, 12 00
Aux deux publications réunies, 24 00
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année d'avance, reçoit un exemplaire de l'Album littéraire, et un exemplaire de l'Album musical.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts
Au-dessus par ligne, 45 cts
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (A l'exception des lettres.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

HISTOIRE DES GIRONDINS,

PAR M. A. DE LAMARTINE.

LA JOURNÉE DU 20 JUIN.

(Suite et fin.)

Un jeune homme blond, au costume élégant, au geste terrible ne cessait d'assailir les grenadiers et se déchaînait les doigts sur leurs baïonnettes pour les écarter et se faire jour. "Sire, sire!" s'écriait-il, je vous somme, au nom de cent mille âmes qui m'entourent, de sanctionner le décret contre les prêtres! cela, ou la mort! D'autres hommes du peuple, quoique armés de sabres nus, d'épées, de pistolets, de piques, ne faisaient aucun geste menaçant et réprimaient même quelques signes de respect et de douleur sur la physionomie du plus grand nombre. Dans cette revue de la Révolution, le peuple se montrait terrible, mais il ne se confondait pas avec les assassins. Un certain ordre commençait à s'établir dans les escaliers et dans les salles; la foule pressée par la foule, après avoir contemplé le roi et jeté ses menaces dans son oreille, s'engouffrait dans les autres appartements et parcourait en triomphe ce palais du despotisme. Le boucher Legendre chassait devant lui, pour se faire place, ces hordes de femmes et d'enfants accourus à trembler à sa voix. "Vous êtes une perdue! vous nous trompez encore! mais prenez garde à vous, la mesure est comble. Le peuple est las d'être votre jouet et votre victime." Legendre, après ces paroles menaçantes, lut une pétition en termes aussi impérieux, dans laquelle il demandait au nom du peuple le rappel des ministres girondins et la sanction immédiate des décrets. Le roi répondit avec une dignité intrépidité: "Je ferai ce que la constitution m'ordonne de faire."

A peine un flot de peuple était-il écoulé, qu'un autre lui succédait. A chaque invasion nouvelle du rassemblement les forces du roi et du petit nombre de ses défenseurs s'épuisèrent dans cette lutte reconnaissant avec une foule qui ne se lassait pas. Les portes ne suffisaient déjà plus à l'impétieuse curiosité de ces milliers d'hommes accourus à ce pilori de la royauté. Ils entraient par les toits, par les fenêtres, par les galeries élevées qui ouvrent sur les terrasses. Leurs escalades amusaient les spectateurs innombrables pressés dans le jardin. Les battements de mains, les bravos, les éclats de rire de cette foule extérieurement encourageaient les assaillants. Des ministres dialogues s'établirent à haute voix entre les séditieux d'en haut et les impatiens d'en bas! "L'a-t-on frappé? est-il mort? jetez-nous les têtes!" criaient des voix. Des membres de l'Assemblée, des journalistes girondins, des hommes politiques, Garat, Gornas, Marat, mêlés à cette foule, échangeaient des plaisanteries sur ce martyr de honte imposé au roi. Un moment le bruit courut qu'il était assassiné.

Il n'y eut pas un cri d'horreur dans cette multitude. Elle leva les yeux vers le balcon pour voir si on lui montrait le cadavre. Cependant, au milieu de sa rage, la multitude semblait avoir besoin de réconciliation. Un homme du peuple tendit un bonnet rouge au bout d'une pique à Louis XVI. "Qu'il s'en coiffe! qu'il s'en coiffe!" cria la foule, c'est le signe de patriotisme; n'il s'en pare, nous croirons à sa bonne foi! Le roi fit signe à un des grenadiers de lui donner le bonnet rouge; il le plaça en souriant sur sa tête. On cria vive le roi! Le peuple avait couronné son chef du signe de la liberté, le bonnet de la démogogie remplaçant le diadème de Rois. Le peuple était vainqueur, il se sentait apaisé!

Mais de nouveaux orateurs, montés sur les épaules de leurs camarades, ne cessèrent de demander au roi, tantôt avec supplications, tantôt avec menaces, de promettre le rappel de Roland et la sanction des décrets. Louis XVI, invincible dans sa résistance constitutionnelle, éluda ou refusa toujours d'acquiescer aux injonctions des séditieux. "Gardien de la prérogative du pouvoir exécutif, je ne le livrerai pas à la violence, répondit-il; ce n'est pas le moment de délibérer quand on ne délibère pas librement. N'ayez pas peur, Sire, lui dit un grenadier de la garde nationale. — Mon ami, lui répondit le roi en lui prenant le bras et en l'approchant de sa poitrine, mets ta main là, et vois si mon cœur bat plus vite qu'à l'ordinaire." Ce geste, ces paroles de confiance intrépidité, vu et entendues de la foule, retournèrent le cœur des séditieux.

Un homme en haillons, tenant une bouteille à la main, s'approcha du roi et lui dit: "Si vous aimez le peuple, buvez à sa santé!" Les personnes qui entouraient le prince, craignant le

poison autant que le poignard, conjurèrent le roi de ne pas boire. Louis XVI tendit le bras, prit la bouteille, l'éleva à ses lèvres et but à la nation! Cette familiarité avec la foule, représentée par un mendiant, acheva de populariser le roi. De nouveaux cris de vive le roi! partirent de toutes les bouches et se propagèrent jusque sur les escaliers; ces cris allèrent consterner, sur la terrasse du jardin, les groupes qui attendaient une victime et apprenaient un attendrissement des bourreaux.

Pendant que l'infortuné prince se débattait ainsi seul contre un peuple entier, la reine subissait dans une salle voisine les mêmes outrages et les mêmes caprices. Plus haie que le roi, elle courait plus de dangers. Les nations agitées ont besoin de personnifier leurs haines comme leur amour. Marie-Antoinette représentait à la fois aux yeux de la nation toutes les corruptions des cours, tout l'orgueil du despotisme, toutes les scélératesses de la trahison. Sa beauté, les penchans de sa jeunesse pour le plaisir, des tendresses de cœur changées en débordemens par la calomnie, le sang de la maison d'Autriche, sa fierté, qu'elle tenait de la nature plus encore que de ce sang, ses rapports intimes avec le comte d'Artois, ses complots avec les émigrés, sa complicité présumée avec la coalition, les libelles scandaleux ou infâmes semés contre elle depuis quatre ans, faisaient de cette princesse la victime émissaire de l'opinion. Les femmes la méprisaient comme coupable épouse, les patriotes l'abhorrèrent comme conspiratrice, les hommes politiques la craignaient comme conseillère du roi. Le nom de l'Autrichienne, que le peuple lui donnait, résumait contre elle tous ces griefs. Elle était l'impopularité de ce trône dont elle devait être la grâce et le pardon.

Marie-Antoinette connaissait cette haine du peuple contre sa personne. Elle avait que sa présence à côté du roi serait une provocation à l'assassinat. C'est ce motif qui l'avait retenue, seule avec ses enfans, dans la chambre du Lit. Le roi espérait qu'elle y était oubliée; mais c'était la reine surtout que les femmes de l'attoupelement cherchaient et qu'elles appelaient à grands cris des noms les plus outrageans pour une femme, une épouse et pour une reine.

A peine le roi était-il enfermé par les masses du peuple dans l'Œil-de-Bœuf, que déjà les portes de la chambre à coucher étaient assiégées des mêmes hurlemens et des mêmes coups. Mais cette partie de l'attoupelement était surtout composée de femmes. Leurs bras, plus faibles, se déchaînaient contre les panneaux de chêne et contre les gondes. Elles appelèrent à leur aide les hommes qui avaient porté la pièce de canon à bras jusque dans la salle des Gardes. Ces hommes accoururent. La reine, debout, pressant ses deux enfans contre son corps, écoutait dans une mortelle anxiété ces vociférations à sa porte. Elle n'avait auprès d'elle que M. de Lajard, ministre de la guerre, seul, impuissant, mais dévoué; quelques dames de sa maison et la princesse de Lamballe, cette amie de ses beaux et de ses mauvais jours, l'environnaient. Belle-fille du duc de Penthièvre et belle-sœur du duc d'Orléans, la princesse de Lamballe avait succédé dans le cœur de la reine à la tendresse passionnée que Marie-Antoinette avait portée longtemps à la comtesse de Polignac. L'amitié de Marie-Antoinette était de l'adoration. Refoulée par la tiédeur du roi, qui n'avait que les vertus, mais aucune des grâces d'un époux; haie du peuple, lassée du trône, elle épanchait dans ses prédilections intimes le trop-plein d'un cœur tout à la fois altéré et vide de sentiment. On accusait ce favoritisme. On calomniait tout de la reine, jusqu'à ses amitiés.

La princesse de Lamballe, restée veuve à dix-huit ans, pure de toute ombre sur ses mœurs, au dessus de toute ambition et de tout intérêt par son rang et par sa fortune, n'aimait dans la reine qu'une amie. Plus l'adversité s'acharnait sur Marie-Antoinette, plus la jeune favorite jouissait d'en prendre sa part. Ce n'étaient pas les grandeurs, c'était le malheur qui l'attirait. Surintendante de la maison, elle logeait, aux Tuileries, dans un appartement voisin de celui de la reine, pour partager toutes ses larmes et tous ses dangers. Elle était obligée de s'absenter quelquefois pour aller au château de Vernon soigner le vieux duc de Penthièvre. La reine, qui présentait les ordres, lui avait écrit, quelques jours avant le 20 juin, une lettre touchante pour la supplier de ne pas revenir. Cette lettre, retrouvée dans les cheveux de la princesse de Lamballe après son assassinat et inconnue jusqu'ici, révèle la tendresse de l'une et le dévouement de l'autre.

"Ne revenez pas de Vernon, ma chère Lamballe, avant votre entier rétablissement. Le bon duc de Penthièvre en serait bien triste et bien alligé; et nous nous devons tous de mé-nager son grand âge et ses vertus. Je vous ai dit si souvent de vous ménager vous-même, que, si vous m'aimez, vous penserez à vous. On a besoin de toutes ses forces dans les temps où nous sommes. Ah! si vous ne revenez pas... revenez le plus tard possible. Votre cœur serait trop navré, vous auriez trop à pleurer sur tous mes malheurs, vous qui m'aimez si tendrement. Cette race de tigres qui inondent le royaume jouirait bien cruellement si elle savait tout ce que nous souffrons. Adieu, ma

chère Lamballe, je suis tout occupée de vous, et vous savez si je peux changer jamais."

Mme de Lamballe, au contraire, s'était hâtée de revenir. Elle se pressait contre la reine comme pour être frappée du même coup. A côté d'elle se trouvaient à leur poste d'autres femmes courageuses, la princesse de Tarente-Latremouille, Mmes de Tourzel, de Makau, de Laroche-Aymon.

M. de Lajard, militaire de sang-froid, responsable au roi et à lui-même de tant de vies chères ou sacrées, recueillit à la hâte, par les couloirs secrets qui communiquent de la chambre à coucher dans l'intérieur du palais, quelques officiers et quelques gardes nationaux égarés dans le tumulte. Il fit amener à la reine ses enfans pour que leur présence et leur grâce, en attendrissant la foule, servissent de bouclier à leur mère. Il ouvrit lui-même les portes. Il plaça la reine et ses enfans dans l'embrasure d'une fenêtre. On roula en avant de ce groupe la table massive du conseil, pour interposer une barrière entre les armes de la populace et la vie de la famille royale. Quelques gardes nationaux se massèrent aux deux côtés et un peu en avant de la table. La reine, debout, tenait par la main sa fille âgée de quatorze ans.

Enfant d'une beauté noble et d'une maturité précoce, les angusties de famille au milieu desquelles elle grandissait avaient reflété sur ses traits leur gravité et leur tristesse. Ses yeux bleus, son front élevé, son nez aquilin, ses cheveux blonds flottant en longues ondes sur ses épaules, rappelaient, au déclin de la monarchie, ces jeunes filles des Gaules qui décoraient le trône des premières races. La jeune fille se pressait contre le sein de sa mère comme pour la couvrir de son innocence. Née avec les premiers tumultes de la Révolution, traitée à Paris comme une captive au milieu du sang du 6 octobre, elle ne connaissait du peuple que ses émotions et ses colères. Le Dauphin, enfant de sept ans, était assis sur la table devant la reine. Sa figure naïve où rayonnait toute la beauté des Bourbons, exprimait plus d'étonnement que de frayeur. Il se tournait sans cesse vers sa mère. Il levait les yeux vers les siens comme pour y lire, à travers les larmes, la confiance ou la peur qu'il fallait avoir. C'est dans cette attitude que l'attoupelement, en s'écouant de l'Œil-de-Bœuf, trouva la reine et débila triomphalement devant elle. L'apaisement produit par la fermeté et par la confiance du roi se faisait déjà sentir dans les gestes et dans la contenance des séditieux.

Les hommes les plus féroces s'amollissent devant la faiblesse, la beauté, l'enfance. Une femme belle, reine, humiliée, une jeune fille innocente, un enfant souriant aux ennemis de son père, ne pouvaient manquer de réveiller la sensibilité jusque dans la haine. Les hommes des faubourgs défilèrent muets et comme honteux de leur violence devant ce groupe de grandeur humiliée. Quelques uns seulement, les plus lâches, étalaient en passant sous les yeux de la famille royale les enseignes dérisoires ou atroces qui déshonoraient l'insurrection. Leurs complaisances indignées abaissèrent de la main ces signes et faisaient écouler vite ceux qui les portaient. Quelques uns même adressaient des regards d'intelligence et de compassion, d'autres des sourires, d'autres des paroles de familiarité au Dauphin. Des dialogues, moitié terribles, moitié respectueux, s'établirent entre l'attoupelement et l'enfant. "Si tu aimes la nation, dit un volontaire à la reine, place le bonnet rouge sur la tête de ton fils." La reine prit le bonnet rouge des mains de cet homme et le posa elle-même sur les cheveux du Dauphin. L'enfant étonné prit pour un jeu ces outrages. Les hommes applaudirent; mais les femmes, plus implacables envers une femme, ne cessèrent d'invectiver. Les mots obscènes empruntés aux égouts des halles frappaient, pour la première fois, les voûtes du palais et l'oreille de ces enfans. Leur ignorance, qui n'en savait pas le sens, les sauvait de l'horreur de les comprendre. La reine en rougissait jusqu'aux yeux, mais sa pudeur offensée ne rabaisait rien de sa mâle fierté. On voyait qu'elle rougissait pour ce peuple, pour ces enfans, et non pour elle. Une jeune fille, d'une figure gracieuse et d'un costume décent, s'élançait avec plus d'acharnement et se répandant en plus amères invectives contre l'Autrichienne. La reine frappée du contraste entre la fureur de cette jeune fille et la douceur de ses traits, lui dit avec bonté: "Pourquoi me haïssez-vous? vous ai-je fait, à mon insu, quelque injure ou quelque mal? — A moi, non, répondit la belle patriote; mais c'est vous qui faites le malheur de la nation. — Pauvre enfant! répliqua la reine, on vous l'a dit, on vous a trompé; quel intérêt avais-je à faire le malheur du peuple? Femme du roi, mère du Dauphin, je suis Française par tous les sentimens de mon cœur d'épouse et de mère. Jamais je ne reverrai mon pays! Je ne puis être heureuse ou malheureuse qu'en France. J'étais heureuse quand vous m'aimiez!"

Ce tendre reproche troubla le cœur de la jeune fille. Sa colère se fondit tout à coup en larmes. Elle demanda pardon à la reine. "C'est que je ne vous connaissais pas, lui dit-elle; mais je vois que vous êtes bonne." A ce moment, Santerre perça la foule. Mobile et sen-

sible, quoique brutal. Santerre avait la rudesse, la fougue et l'attendrissement facile. Les faubourgs s'ouvrirent devant lui et tremblèrent à sa voix. Il fit le geste impérieux d'évacuer la salle et poussa lui-même ce troupeau d'hommes et de femmes par les épaules vers la porte en face de l'Œil-de-Bœuf. Le courant s'établit vers les issues opposées du palais. La chaleur était suffoquante. Le front du Dauphin ruisselait de sueur sous le bonnet rouge. "Enlevez ce bonnet à cet enfant, s'écria Santerre; vous voyez bien qu'il étouffe!" La reine lança à Santerre un regard de mère. Santerre s'approcha d'elle; il appuya sa main sur la table, et se penchant vers Marie-Antoinette: "Vous avez des amis bien maladroits, Madame, lui dit-il à demi-voix. Je n'ai jamais vu de femme qui se laisse ainsi faire. Les gens qui vous serviraient mieux!" La reine baissa les yeux et se tut. C'est de ce propos que datent les intelligences secrètes qu'elle établit avec les agitateurs des faubourgs. Ces grands factieux, après avoir secoué la monarchie, recevaient avec complaisance les supplications de la reine. Leur orgueil jouissait de relever la femme qu'ils avaient abaissée. Mirabeau, Barnave, Danton, avaient vendu ou offert de vendre tout à tour la puissance de leur popularité. Santerre n'offrit que sa compassion.

L'Assemblée avait ouvert sa séance à l'annonce de l'invasion du château. Une députation de vingt-quatre membres avait été envoyée pour servir de sauvegarde au roi. Arrivés trop tard, ces députés erraient dans les cours, les vestibules, les escaliers encombrés du palais. Quoiqu'ils répugnaient à l'idée du dernier des crimes commis sur la personne du roi, ils ne s'affligeaient pas dans le secret de leur cœur d'une grande menace s'avouée longtemps par la cour. Leurs pas se perdaient dans la foule, leurs paroles dans le bruit. Vergniaud lui-même, monté sur une marche élevée du grand escalier, faisait de vains appels à l'ordre, à la légalité, à la constitution. L'éloquence, si puissante pour remuer les masses, est impuissante pour les arrêter. De temps en temps, des députés royalistes indignés entraient dans la salle, montaient dans le désordre de leurs habits à la tribune, et reprochaient aux indifférens à l'Assemblée. Parmi ceux-là se faisaient remarquer Vaublanc, Ramond, Beccet, Girardin, Mathieu Dumas, ami de La Fayette, s'écria en montrant du geste les fenêtres du château: "J'en arrive; le roi est en danger! Je viens de le voir; j'en atteste le témoignage de mes collègues, MM. Isnard, Vergniaud faisant d'inutiles efforts pour contenir le peuple. — Oui, j'ai vu le représentant héréditaire de la nation, insulté, menacé, avili! J'ai vu le bonnet de laine rouge sur sa tête! Vous êtes responsables devant la postérité!" On lui répondait par des éclats de rire ironiques et par des huées. "Ne dirait-on pas que le bonnet des patriotes est un signe avilissant pour le front d'un roi? dit le girondin Lasource; ne croirait-on pas que nous avons des inquiétudes sur les jours du roi? N'insultons pas le peuple on lui prêtant des sentimens qu'il n'a pas. Le peuple ne menace ni la personne de Louis XVI ni celle du prince royal. Il ne commet aucun excès, aucune violence. Adoptez des mesures de douceur et de conciliation." C'était l'assoupissement perfide de Péthion. L'Assemblée se rendormit à ces paroles.

Cependant Péthion lui-même ne pouvait feindre plus long-temps d'ignorer la marche d'un rassemblement de quarante mille âmes traversant Paris depuis le matin. Entrée de ce rassemblement armé dans l'Assemblée et l'invasion des Tuileries. Son absence prolongée rappelait le sommet de La Fayette au 6 octobre; mais l'un complice, l'autre innocent. La nuit approchant, elle pouvait cacher dans ses ombres des désordres et des attentats qui dépasseraient les vues des Girondins. Péthion parut dans les cours; des cris de vive Péthion! l'accueillirent. On le porta de bras en bras jusqu'aux dernières marches de l'escalier. Il pénétra dans la salle où depuis trois heures Louis XVI subissait ces outrages. "Je viens d'apprendre à l'instant la situation de Votre Majesté, dit Péthion au roi. — Cela est étonnant, lui répondit le roi avec une indignation concentrée, car il y a long-temps que cela dure."

Péthion monta sur une chaise, harangua à plusieurs reprises la foule immobile sans pouvoir élever plus haut sur les épaules de quatre grenadiers: "Citoyens et citoyennes, dit-il vous avez excédé avec dignité et modération votre droit de pétition; vous finirez cette journée comme vous l'avez commencée. Jusqu'ici votre conduite a été conforme à la loi; c'est au nom de la loi que je vous somme maintenant de suivre mon exemple et de vous retirer." La foule obéit à Péthion et s'éleva lentement en traversant la longue avenue des appartemens du château. A peine le flot de cette masse commença-t-il à baisser que le roi, dégagé par les grenadiers de l'embrasure où il était emprisonné, rejoignit sa sœur qui tomba dans ses bras; il sortit avec elle par une porte dérobée, et courut rejoindre la reine dans son appartement. Marie-Antoinette, soutenue jusqu'à par sa fierté contre les larmes, succomba à l'excès de son émotion et de sa tendresse en revoyant le roi. Elle se précipita à ses pieds, et, enlaçant ses genoux dans ses embrassemens, elle se ré-

pandit non en sanglots, mais en cris. Madame Elisabeth, les enfans, serrés dans les bras les uns des autres, et tous dans les bras du roi qui pleurait sur eux, jouissaient de se retrouver comme après un naufrage, et leur joie muette s'élevait au ciel avec l'étonnement et la reconnaissance de leur salut. Les gardes nationaux fidèles, de génés eux amis du roi, le maréchal de Mouchy, M. d'Aubier, Aclouche félicitèrent le roi du courage et de la présence d'esprit qu'il avait montrés. On se raconta mutuellement les péris auxquels on venait d'échapper, les propos atroces, les gestes, les regards, les armes, les costumes, les reparties soudaines de cette multitude. Le roi en ce moment, s'étant par hasard approché d'une glace, aperçut sur sa tête le bonnet rouge qu'on avait oublié de lui ôter. Il rougit, la foule avec dégoût à ses pieds; et, se jetant dans un fauteuil, il porta un mouchoir sur ses yeux. "Ah! Madame! s'écria-t-il en regardant la reine, pourquoi fant-il que je vous aie arraché à votre patrie pour vous associer à l'ignominie d'un pareil jour!"

Il était huit heures du soir. Le supplice de la famille royale avait duré cinq heures. La garde nationale des quartiers voisins, rassemblée d'elle-même, arrivait homme par homme pour prêter secours à la constitution. On attendait encore de l'appartement du roi les pas tumultueux et les cris sinistres des colonnes du peuple qui s'écoulaient lentement par les cours et par le jardin. Les députés constitutionnels accoururent indignés et se répandant en imprécations contre Péthion et la Gironde. Une députation de l'Assemblée parcourut le château pour constater les traces de violence et de désordre laissées par l'expédition des faubourgs. La reine lui montra du geste les serrures forcées, les gondes arrachés, les tronçons d'armes, les fers de piques, les panneaux de boiseries et jusqu'à la pièce de canon chargée à mitraille, qui jonchaient le sol des appartemens. Le désordre des vêtements du roi, de sa sœur, des enfans; ces bonnets rouges, ces cocardes attachés de force sur leur tête; les cheveux épars de la reine, la pâleur de ses traits, l'agitation de ses lèvres, les ruisselans de ses larmes sur ses joues, étaient des traces plus criantes que ces débris laissés par le peuple sur le champ de bataille de la sédition. Ce spectacle mouillait tous les yeux et arrachait de l'indignation au cœur même des députés les plus hostiles à la cour. Le roi s'en aperçut. "Vous pleurez, Monsieur! dit-elle à Merlin. — Oui, Madame, répondit le député stoïque, je pleure sur les malheurs de la femme, de l'épouse, de la mère; mais mon attendrissement ne va pas plus loin, je hais les rois et les reines!" Ce mot, qui pouvait être sublime à sa place, était dur dans un pareil moment, devant un roi avili, des enfans innocens, une femme outragée. Il dut frapper au cœur de la reine plus cruellement que les coups de hache du peuple aux portes de son palais. Il lui annonçait par la voix d'un seul homme l'infélicité de la Révolution. L'allait-il associer lui-même à la pitié dans la même expression devant de pareilles infortunes! Les opinions les plus rigides n'ont-elles pas aussi leur déceance et leur pudeur qui leur déblentent de se dévoiler quand elles ne peuvent que blesser des cœurs sensibles? Et n'y a-t-il pas dans la nature de l'homme quelque chose de plus saint et de plus permanent que ses haines d'opinion, nous voulons dire l'attendrissement sur les vicissitudes du sort, le respect de la fortune tombée et la compassion pour la douleur?

Telle fut la journée du 20 juin. Le peuple y montra de la discipline dans le désordre et de la retenue dans la violence; le roi, un héros intrépidité dans la résignation; quelques uns des Girondins, une perversité froide, qui donne à l'ambition le masque du patriotisme, et qui, pour ramasser le pouvoir, l'avilit sous les insultes du peuple et ne le retrouve après qu'en débris.

PARTIE RELIGIEUSE.

MISSION DES CHANTIERS.

Lettre de R. P. Bourassa, O. M. I. au R. P. Fiaelle de la même communauté en France. Longueuil, 15 avril 1847.

Mon cher et révérend Père, (Suite et fin.)

Pour ceux qui, malgré tout ce qu'on peut dire s'obstinent à mépriser les grâces du ciel, ou ils sont frappés d'une manière ou Dieu, dans sa miséricorde, les poursuit tellement par les remords que, devenant insupportables à eux-mêmes, ils ne tardent point à venir à résipiscence.

Voici un trait assez singulier que je tiens de plusieurs jeunes gens de la casbah ou il a eu lieu. Je vous le donne tel qu'il m'a été raconté à moi-même. Dans un des chantiers que les missionnaires avaient visités, l'an dernier, il y eut un jeune homme, qui refusant de se confesser, s'était plu à ridiculiser un de ses compagnons qui ne l'avait point imité. Les missionnaires partirent, notre jeune esprit-fort attalla ses cheveux et s'en vint chercher une charge assez loin du chantier. Parvenu à un petit lac qu'il lui fallait traverser, soit imagination, ou réalité, il entendit une voix terrible qui semblait venir de l'autre côté, et qui s'adressait à lui. Surpris, il s'arrêta écouté, et chercha à s'expliquer ce que cela pouvait être. Ce fut en vain; bref, il quitta tout, cheva, jupon, voire et à demi mort de peur, il arriva à la cabane,